

Elle s'éveilla dans un soubresaut, alertée par un bourdonnement dissimulé derrière le vrombissement sourd de l'aération. Peu à peu, les événements passés qui l'avaient conduite ici lui revinrent en mémoire. Elle se rappelle qu'elle s'était promenade hier soir sur la plage pour observer le ciel nocturne. Elle avait eu l'idée d'y aller très tard, peu avant l'aube, pour n'être dérangée par les passants. Mais, ce qu'elle pensait être une bonne idée fut une bêtise qui lui coûta très cher.

Personne n'était dans les rues, ni sur la plage. Les fenêtres illuminées des immeubles s'étaient éteintes les unes après les autres jusqu'à rendre la ville complètement sombre, éclairée par la seule lumière faible et orange des lampadaires. Vers ces heures-là, le sable était frais et doux sous les pieds, en l'absence de soleil, la mer était noire et tout à coup bien plus effrayante car elle paraissait alors plus profonde.

Alors qu'elle s'était apprêtée à faire quelques pas dans l'eau, la jeune femme s'est arrêtée sur place. Son dos baignait dans un flot de lumière blanche. Au départ, elle n'avait pas compris ce qui lui arrivait. Elle s'était retournée et malgré le fait que la lueur lui avait fait vite fermer les yeux, elle avait compris qu'une camionnette s'était arrêtée et l'éclairait à elle. Il n'y avait aucun gyrophare, alors ce n'était pas la police. Elle avait lutté contre l'aveuglement pour voir qui étaient ces personnes, en vain.

Soudain, elle a senti des poignes fortes la saisir aux bras, garrotant ces membres d'une manière si puissante qu'elle ne les sentit plus. Elle s'est débattue de toutes ses forces, tentant de mordre ces ravisseurs, mais une de ces personnes lui enfonça un objet semblable à une balle de tennis dans la bouche avant de lui bander à plusieurs reprises de l'adhésif autour de la tête. Bâillonnée, elle a tenté tout de même de faire du bruit, histoire de prévenir une ou deux personnes. Mais pensez-vous... tout le monde était profondément endormi. Une fois jetée dans la camionnette comme un vulgaire sac de farine, on lui a lardé la gorge de coups de seringue et elle a perdu connaissance.

À présent, elle était là, couchée sur le flanc dans une cellule, les poignets liés dans son dos et les chevilles attachées. Elle sentait sa bouche fermée par quelque chose, mais les ravisseurs semblaient avoir procédé d'une autre manière que la dernière fois. Elle n'avait rien dans la bouche, c'était comme si on avait lié ses lèvres entre elles. Elle frémit. Elle pensa à ces films d'horreurs qu'elle voyait pour passer le temps dans lesquels les victimes avaient les lèvres cousues entre elles ou bien collées avec de la glue. Elle poussa comme un grognement en tentant à nouveau de se débattre pour faire glisser les liens, mais elle n'y parvint pas.

L'anesthésique fortement dosé qu'on lui avait injecté agissait encore et ses membres qui étaient comme ankylosés refusaient d'exécuter le moindre mouvement. Le son qui s'échappa s'entre la fermeture de ses lèvres ne ressembla à rien d'un appel à l'aide. Bien au contraire, on aurait dit une sorte de grognement émis par une personne endormie.

Elle resta là, coincée, désespérée, sans savoir quoi faire. Ses yeux parcoururent les murs de sa cellule. Ils étaient gris clair, sans aucune fenêtre et matelassés, tout comme le sol. Une ampoule plate était directement incrustée sur le plafond et, lorsqu'elle ne grésillait pas pour s'éteindre durant plusieurs minutes, elle projetait dans la pièce une lueur blême. La porte demeurerait fermée et rien, pas même une fissure était présente sur elle pour laisser entrevoir ce qu'il pouvait se passer derrière elle.

Elle poussa un long soupir. Elle aurait voulu savoir qui avait pu l'enlever comme ça et pourquoi au juste? Elle n'avait jamais rien fait d'hors-la-loi, alors c'était forcément une organisation secrète et malfaisante. Mais la question qui perdurait dans son esprit était plutôt quel genre de personnes avaient pu lui faire ça. Était-ce des humains, ou bien ces étranges créatures, ces kangourous anthropomorphiques avec lesquels on vivait depuis plusieurs années?

Elle n'avait pas de préjugés sur cette espèce, d'ailleurs, elle en avait même connus de très gentils qui ne faisaient de mal à personne, d'ailleurs, elle n'aimait pas plus les humains, mais au fond d'elle, elle s'en méfiait plus. Sa nature humaine la faisait craindre ce qui était différent d'elle mais pour l'instant, la crainte n'avait pas encore atteint le stade de la haine. Elle voulait juste savoir, c'est tout.

Comme elle n'obtint pas plus d'information, la jeune femme tendit l'oreille. Comme elle avait l'habitude d'écouter de la musique assez fort, elle douta de son audition, mais quelque chose la troubla. Elle avait l'impression de mieux entendre qu'avant. Pour se concentrer davantage, elle ferma les yeux.

Le bourdonnement de tout à l'heure était en réalité deux voix, une féminine et une autre masculine qui discutaient. Il y avait également les claquements de leurs pas qui se rapprochaient de la cellule. Elle ne comprit que quelques mots pour commencer, à cause de

l'aération, mais bientôt, les phrases furent bien plus claires. La voix féminine, qui semblait être la cheftaine de cette mission, se mit à vociférer:

__Je veux qu'elle périsse! »

Le cœur de la jeune femme s'arrêta de battre. C'était d'elle qu'on parlait. Une onde glaciale se propagea dans l'ensemble de son corps en le faisant trembloter d'angoisse. Elle savait pertinemment que ces malades seraient capables de la massacrer sans vergogne.

Heureusement, la voix masculine tentait de protester sans pour autant oser se montrer violent devant son leader:

__Elle pourra toujours nous être utile...

__Non! » gueula l'autre en frappant violemment le mur d'une force décuplée par la rage.

Un mélange entre une forte respiration et un grognement se fit entendre durant quelques secondes. Puis, l'autre, semblant s'être légèrement calmée, reprit:

__Je ne veux pas de cette saloperie! Vous m'avez dit que son corps était recouvert de... de...

__De cyanose. » l'aida le sbire.

__Ouais, c'est ça. Je voulais une arme de guerre avec la conscience d'un soldat qui m'obéirait, pas un tas de viande à mi-chemin de la pourriture! »

La jeune femme ne comprenait plus rien. Une arme? Comment pouvait-on transformer quelqu'un en arme? Et pourquoi? Le pays n'est pas en guerre! Et elle n'avait pas du tout envie d'être un soldat. Et cette histoire de cyanose... c'est répugnant! Elle aurait aimé palper son corps pour s'assurer que c'est faux, pour voir si des parties du corps n'allaient pas lui rester dans les mains. La peur mitrailla sa cervelle de questions. Si cette cyanose s'étendait? Si son corps entier gangrenait?

Elle aurait tant voulu que ce ne soit qu'un cauchemar, qu'elle se réveille dans son lit en sueur ou en pleurs... elle aurait même préféré se réveiller en s'apercevant qu'elle s'est pissée dessus à cause de ce rêve que d'être là.

La voix masculine relança la conversation, ce qui la poussa à écouter:

__N'oubliez pas qu'une question d'éthique se pose: c'est l'une des nôtres, à présent. Que dirait-on de vous si on savait que vous avez fait tuer un membre de notre espèce?

__De notre espèce?! Ce monstre a une queue de renard! C'est pas l'un d'entre nous, c'est une honte à la nature! Une honte à notre nature supérieure! »

La crainte de départ se confirmait. Ce n'étaient pas des humains. Mais pour elle, ce n'étaient pas non plus des kangourous anthropomorphiques, non. Vu les propos tenus par leur cheftaine, ce ne sont pas autre chose que des créatures engluées dans leur stupidité et leur intolérance qui les poussent à détester une personne à cause de son espèce. C'est eux, la honte de la nature! Eux et les humains se sont toujours entendus alors pourquoi? Et le pire, c'est que des membres des deux espèces agissent de la sorte. Aucune d'entre elles n'est supérieure à l'autre et cela, elle venait de l'apprendre.

En tout cas, dans la tête de la jeune femme, tout s'expliquait, notamment pour son incapacité à parler: on avait lié son museau avec une lanière de cuir. Mais une nouvelle chose vint s'ajouter à ces questions: pourquoi l'autre psychopathe avait dit « l'un d'entre nous » et pas « l'une entre nous »? Peut-être était-elle tellement conne que tout ce qui n'avait pas de poche pour elle est forcément masculin?

__On pourrait la coller aux tests. Elle a une bonne résistance, vous savez, et je pense que sa cy...

__Fermez-la! Je veux que vous me jetez ce déchet au plus vite! Ramenez-le loin de la fange où il pataugeait avant qu'on en fasse ça, il risquerait de se plaindre! Ou descendez-le, comme vous voulez! Son sort ne m'intéresse pas, j'ai assez perdu de temps avec! »

La nuit suivant fut pour elle la plus longue de sa vie. Elle se sentait comme une condamnée à mort attendant son châtimement funeste. Ses yeux ne voulaient pas se fermer, ses tympans restaient en alerte. Au moindre son, même au moindre, grésillement, elle sursautait et regardait d'où pouvait provenir le bruit. Elle suppliait mentalement que quelqu'un vienne, même pour la tuer. L'attente de cela et l'ignorance étaient de bien pires tortures. Elle implorait le hasard et la clémence des scientifiques pour qu'ils choisissent l'éthique au meurtre. Alors qu'elle patientait, les yeux rivés vers l'ampoule pour examiner le museau à la truffe bleue qui ornait son visage, des pas se firent entendre, pour son plus grand bonheur. Chaque bruit de talon posé au sol sonnait comme un air de renouveau dans ces heures intolérables passées en solitaire.

Elle fixa la porte, savoura chaque seconde. La poignée qui s'abaissait, la porte qui grinça un peu en s'ouvrant et les silhouettes qui s'avançaient vers elle.

Trois d'entre eux, une femelle et deux mâles vinrent lui détacher les pattes arrière. Heureuse de pouvoir à nouveau les bouger, elle exécuta quelques gestes brefs jusqu'à ce qu'elle sentit quelque chose de froid, cylindrique et dur appuyé sur sa tempe. Un des scientifiques s'expliqua :

« Un seul geste et vous êtes mort. »

C'était le canon d'une arme à feu pointé sur elle. Et les trois personnes portaient des armes sur elles. Impuissante, mais comprenant qu'on tenait à la laisser en vie, elle n'eut pas le choix que de les laisser faire. Ils détachèrent minutieusement les lanières de cuir. La sensation de desserrage lui fit du bien. Elle voulut se frotter le museau et les poignets, mais elle dû se retenir. Elle ne devait pas bouger.

Une fois libérée, les savants reculèrent. Elle regarda brièvement son corps. Il était plus grand, couvert de fourrure gris foncé, avec des pattes digitigrades aux coussinets bleus. Les antérieurs ressemblaient à des mains, par contre, les postérieurs étaient longues et reliées à un bassin musclé. Elle avait bel et bien une poche, par contre, lorsque ses pattes avant se glissèrent en dessous, elle comprit pourquoi on la traitait comme « il ». On avait dû croire qu'un sexe masculin en plus de féminin d'origine ferait « plus soldat » sur elle.

Au même moment, la femelle scientifique se cacha les yeux avec ses pattes avant. Un des deux mâles fit de même en grognant et le dernier se contenta de lui sommer :

« Ça suffit ! »

Elle s'arrêta, comprenant ce qu'ils avaient cru. À moins qu'ils avaient peur de voir un fourreau cyanosé sortir de là. À vrai dire, elle aussi en avait peur, alors elle se décida de ne plus y toucher.

Plusieurs parties du corps étaient bleues. Sa truffe, l'intérieur de sa poche et de ses oreilles, ses coussinets, le contour de ses yeux et le bout de sa queue. Sans compter la petite tache en forme de feuille de ginkgo qui décorait la partie grise de celle-ci. Bizarrement, les poils qui poussaient sur les parties cyanosées prenaient cette couleur, ce qui lui fit comprendre que ce n'était pas si ordinaire que ça.

« Vous aurez tout le temps de vous observer là où vous allez. » lui dit un des deux mâles.

La femelle vint lui tendre une pile de vêtements noirs, neufs et impeccablement pliés. La jeune femme caressa le tissu du pouce et contemplant ce cadeau avant qu'on ne lui pointe à nouveau trois canons sur elle en lui ordonnant de se vêtir rapidement.

Déglutissant avec difficulté, elle enfila en vitesse le pantalon, le haut décoré d'une médaille, la longue veste qui lui tombait jusqu'aux chevilles. Mais en voyant le képi et le brassard qui lui restaient dans le creux des pattes, elle secoua la tête. Elle comprit qu'ils voulaient la faire devenir comme eux.

« Mettez le képi, au moins. » insista la femelle en faisant mine d'appuyer sur la gâchette.

C'était juste un jeu pervers pour eux. Fais-moi plaisir ou je te bute.

Sans pouvoir faire quoi que ce soit, elle posa le couvre-chef sur sa tête en laissant tomber mollement le brassard sur le sol en voletant légèrement comme un sac poubelle.

Elle baissa les yeux sur son corps transformé. En plus de ne plus se sentir elle-même, elle se sentait salie. Pour elle, c'était comme si on lui faisait porter un carton avec inscrit « pourvoyeur de haine gratuite » dessus. Ils ne l'ont pas obligée à garder le brassard, donc ils n'allaient pas la garder.

Après que l'un des mâles ait demandé à la femelle dans un sourire narquois si l'ex-humaine lui plaisait, ils la conduisirent dehors, toujours avec les canons braqués sur elle.

Même dans le camion, ils ne la lâchèrent pas avec leurs armes. Sauf pour celui qui conduisait et qui demandait si ça allait presque toutes les deux minutes. Ils étaient tellement sur leur gardes qu'elle finit par trouver ça complètement ridicule.

« Je... je peux parler ? » elle demanda en retenant un rire nerveux.

Ils acquiescèrent.

« Où... où m'amenez-vous ? »

« Loin. »

Leurs réponses étaient toujours aussi brèves. On voyait qu'il étaient au labo plus pour bosser que pour parler. Et leurs yeux étaient sans arrêt menaçants. C'est cela qui la retenait de rire, en plus des armes.

Elle leur demanda où étaient ses papiers. Ils lui répondirent qu'ils les avaient détruits. Elle leur demanda pourquoi est-ce qu'elle était médaillée. Ils lui répondirent que ce n'est pas eux qui auraient eu cette idée stupide. Elle leur demanda pourquoi est-ce qu'ils ont mis leur savoir au service de cette association, ils lui répondirent que les primates étaient des inférieurs.

« Je n'ai plus d'identité, plus de nom... vous m'en avez donné un ? »

«_Oui: tu t'appelles Accident. »

Les trois retinrent un ricanement. Décidément, ils s'en moquaient bien de la vie d'une personne.

Accident leva les yeux au plafond. Elle... non! Il n'avait plus ses papiers. Alors pour la société, il n'existait plus. D'ailleurs, s'ils les lui avaient restitués, on ne l'aurait pas cru à cause de la photo. Cela ne servait plus à rien de s'inquiéter pour ça. Un nom plus potable que celui-là, il s'en trouverait un plus tard, s'ils ne l'amenaient pas dans un terrain vague pour le cribler de plomb...

Après quelques heures de route durant lesquelles il piqua du nez à plusieurs reprises, le camion s'arrêta brusquement, réveilla à nouveau Accident en sursaut.

«_Nous sommes arrivés. » on lui annonça.

Lorsqu'il sortit, il apprécia l'air qu'il respira comme on apprécie un bon vin. Ça faisait trop longtemps qu'il était enfermé et son désir de retourner dehors dépassait même celui de manger ou boire, même s'il avait bien faim. Il inspecta le paysage. C'était une route tortueuse, terreuse et creusée de flaques d'eau qui menait à une forêt qui ressemblait plus à une masse feuillue assombrie par la nuit. L'air frais du futur matin lui caressait la fourrure. Sa queue, à force de balayer le sol à chacun de ses pas, virait du bleu au marron. Au dessus de ce paysage désert trônait un ciel bleu clouté d'un millier d'étoiles qui s'éclaircissait portant en lui une lune ronde, pleine et pâle. Pour Accident, c'était probablement le plus beau paysage qu'il avait jamais vu. Ils ne savait pas pourquoi il pensait ça tout à coup, lui qui avait toujours apprécié la mer. Peut-être était-ce un nouvel instinct qui suscitait en lui un tel sentiment de bien être, le bonheur de l'animal qu'on libère?

Son cœur battait, sa truffe flairait malgré lui. S'il s'écoutait, il aurait bondi dans tous les sens en se roulant dans l'herbe pour se rafraichir.

Mais il s'arrêta net. Le même flot de lumière blanche que lors de son enlèvement baigna à nouveau son dos. Il se retourna brusquement pour s'apercevoir avec soulagement que les trois scientifiques avaient décidé de l'épargner, sans doute parce qu'il était comme eux.

Accident fixa longtemps du regard la camionnette qui s'en allait en disparaissant bientôt parmi d'autres véhicules comme si de rien n'était.

Ça y est. Son cauchemar était fini. Une étincelle luit dans le bleu foncé de ses yeux. Il ne peut retenir quelques larmes qu'il s'empresse d'effacer d'un revers de patte.

Baissant les yeux sur ces vêtements, il montre les dents et se met à les lacérer violemment.

Tant pis s'ils sont neufs, tant pis s'il y a une médaille dessus et que c'était la première qu'il recevait, tant pis s'il ne porte plus rien sur sa peau que sa fourrure. Mieux vaut être une bête libre que l'esclave de gens méprisables!

Au bout de quelques minutes, Accident vit ses pieds couverts de nippes. Il les secoua comme on secoue ses chaussures quand elles sont trop boueuses avant d'ôter son képi et de le jeter parmi ce tas d'ordures.

Un sourire triomphant se dessina sur son museau alors qu'il s'éloignait du tas de loques à grands pas. Au départ, il se soulageait mentalement en se disant que tout cela était fini, qu'il n'allait pas mourir, mais il ne put pas s'empêcher de l'aboyer en éclatant d'un grand rire sonore.

Il se coucha sur le sol. L'herbe molle qui se perlait de rosée lui rafraichit le dos. Il se sentait comme allongé sur un grand lit parfumé de la bonne odeur de la terre humide et de la capiteuse senteur des reines des prés qui poussaient en masse près d'un cours d'eau en petits nuages jaunes accrochés à des tiges. Les oreilles bercées par le bruissement de l'eau, Accident contempla le ciel qui s'éclaircissait de plus en plus pour accueillir l'aurore. Les dernières étoiles s'effaçaient et la lune disparaissait comme si la lumière du jour les absorbait. Accident renaissait avec l'aube, alors... pourquoi ne se trouverait-il pas un prénom plus convenable? Il n'allait pas garder son nom d'esclave dégradant. À présent qu'il était seul maître de lui-même, c'était à lui de décider.

Il dirigea ses yeux vers sa patte qu'il ouvrit lentement devant son visage.

Cyanose, cyanose... ça l'obsédait. C'était trop flagrant chez lui pour ne pas y penser.

Pourquoi ne s'appellerait-il pas Cyanure? Ça sonne méchant et c'est cool! Mais méchant et cool, il savait pertinemment qu'il ne l'était pas. Cyanhydrique? Non... c'est pareil...

Pourquoi pas Cyanou? Non...

Il tourna sa patte pour en examiner le dos. C'était gris foncé, presque comme la nuit. Cyanuit. C'était gris foncé, presque comme de l'essence. Cyanessence. Mais c'est aussi gris comme des tisons éteints, comme de la cendre. Il cligna des yeux, affichant un sourire complice à la face

de la lune presque invisible ainsi qu'au premier rayon du soleil, et il se présenta comme on se présente à un inconnu:

—Je m'appelle Cyander. »

FIN

By Cyander